

WRONG COPS

UN FILM DE QUENTIN DUPIEUX

Le Monde

A Los Angeles, les pancartes routières prolifèrent. Pourtant, dans ce décor balisé à l'extrême, Quentin Dupieux nous égare avec *Wrong Cops*, son cinquième long-métrage après *Rubber* (2010) et *Wrong* (2012). Adeptes de l'absurde, Dupieux imagine un polar dégénéré, au diapason de la musique électro qu'il compose sous le pseudonyme de Mr Oizo, depuis la fin des années 1990.

La volonté de départ était simple : rompre avec la notion de musique additionnelle pour la replacer au centre d'un processus narratif. Ou, plus exactement, incarner cette musique à travers une fiction. Film de *beats*, de bêtes, de brutes, *Wrong Cops* est à l'image des compositions de Mr Oizo : grinçant et obsédant. Il relate les turpitudes d'une bande de flics, animés par les plus bas instincts. Il y a Duke (Steve Little), qui deale de l'herbe, dissimulée dans des rats éventrés. Mais sa came à lui, c'est la musique électro qu'il écoute en sillonnant la ville avec sa voiture. Dans son coffre gît un voisin moribond sur lequel il a tiré par erreur et qui sort des limbes dès qu'il entend du bon gros son. Rough (Eric Judor), son collègue borgne qui rêve de percer dans l'industrie du disque, fait justement une musique à réveiller les morts. Mais une sombre histoire de chantage, impliquant un flic

libidineux, sa collègue vénale et un père de famille au passé embarrassant, va provoquer un drame.

Quentin Dupieux a réalisé son film comme on compose un morceau de musique électro : avec plusieurs pistes. *Wrong Cops* était à l'origine un court-métrage, agrémenté par la suite de six épisodes. Ces fragments ont été assemblés pour aboutir à un long-métrage, dont la trajectoire et les situations déroutent. Sous la drôlerie apparente, le film est terriblement anxiogène. Il semble sorti du cauchemar d'un type qui se serait assoupi devant *Police Academy*. Insensiblement, le divertissement crétin se serait mué en film d'horreur.

Après *Steak*, *Rubber* et *Wrong*, Dupieux poursuit sa réflexion sur la bêtise. Los Angeles lui offre, à ce titre, un formidable terrain d'investigation. Le film plonge dans la chair putréfiée d'une ville, dévorée par la superficialité et colonisée par des monstres : cyclopes, morts-vivants, mutants. Riche idée que de débarrasser le chanteur Marilyn Manson de ses oripeaux goth, pour le rendre à une certaine « normalité ». Laquelle est troublée – comble de l'ironie – par un flic vicieux et givré. Le *freak* n'est pas celui que l'on croit. ■

SANDRINE MARQUES